

## Le malaise des adolescents

Initialement publié dans Réel N° 117, septembre/octobre 2008

Dans une enquête menée auprès d'élèves de 11 à 21 ans, l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale constatait en 2001<sup>1</sup> que le suicide est devenu dans notre culture la seconde cause de mortalité des adolescents (après les accidents de la route), que les filles y sont deux fois plus sujettes que les garçons et que les tentatives de mettre fin à ses jours sont de plus en plus précoces. Comment se fait-il que, dans une société riche et prospère comme la nôtre, l'arrivée de la maturité sexuelle ne soit pas un moment de joie et de fête et d'où provient donc cet extrême mal-être que soulève l'arrivée de l'âge adulte ?

Contrairement à leurs parents, la nouvelle génération d'adolescents a bénéficié de l'éducation sexuelle qui est devenue obligatoire dans les années 1968-1970. Or cette génération a aussi été confrontée à une évolution des mœurs sans aucun précédent dans laquelle le divorce, l'union libre et le mono-parentalisme se sont généralisés. Les adolescents qui ont été élevés par leurs deux parents sont donc assez rares. Mais qu'ils aient été élevés par l'un ou l'autre, lorsqu'on considère ce qu'ils disent sur la sexualité, on découvre qu'ils souffrent tous d'avoir eu à se construire dans un monde où le sexe s'expose de toutes parts, mais où rien ne s'en dit. Patrick, un garçon de dix-sept ans, me l'a résumé ainsi : « Entre les livres d'éducation sexuelle et le porno, question viande, on nous a tout montré, mais pour le reste, on ne nous a rien dit ».

Cette situation est d'autant plus inquiétante que ni les parents ni les éducateurs ne semblent se rendre compte que le développement des techniques de l'image fait que, de nos jours, deux adolescents sur trois ont eu, pour seule éducation sexuelle, le film pornographique sur lequel ils sont tombés plus ou moins par hasard. La plupart des parents continuent en effet à reproduire avec leurs enfants ce qu'on fait les leurs avec eux. Ils les élèvent comme si la sexualité n'existait pas, sans en parler et sans se rendre compte que le monde a considérablement changé depuis leur propre adolescence. Or, dans ce domaine, tout ce qui était caché, interdit ou honteux, il y a encore fort peu de temps, s'expose aujourd'hui au grand jour. La nudité est devenue un objet publicitaire qui orne les rues. Le cinéma pornographique a envahi la télé. Prostituées des deux sexes, travestis, bédéphiles, adeptes du latex ou du sadomasochisme sont invités à venir y exposer leurs pratiques et problèmes sous l'œil bienveillant d'une Mireille Dumas ou d'un Jean-Luc Delarue. En quelques décennies, notre société est ainsi devenue un monde où la sexualité s'exhibe de toute part, mais comme l'habitude ancestrale de ne rien en dire reste, elle, inébranlable, personne ne comprend le désarroi d'une jeunesse qui a été élevée, d'un côté, sans une parole sur la sexualité, alors que de l'autre, elle est gavée d'images sur la nudité et le sexe.

Il y a déjà plus d'un siècle que la psychanalyse a découvert que la santé mentale des adultes que deviennent nos enfants dépend, en premier lieu, de la qualité des paroles sur le sexe que leur ont délivrées leurs parents. Or que ce soit à l'école ou dans les familles, la sexualité reste un sujet dont les adultes continuent à ne pas savoir parler. Par peur de choquer les parents, les journaux spécialisés, les assistantes maternelles, les pédiatres et les pédagogues ne soulèvent jamais cette question. Ce qui fait que l'arrivée de la maturité sexuelle reste un drame plus ou moins épouvantable pour un très grand nombre d'adolescents.

Voyons ce qu'ils en disent lorsque l'un d'entre eux leur demande comment ils ont découvert la sexualité et comment leurs parents leur en ont parlé<sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Sous la direction de Marie Choquet, directeur de recherches à l'INSERM, et de Xavier Pommereau, chef de l'unité médico-psychologique de l'adolescent à Bordeaux.

<sup>2</sup> Ces témoignages qui sont extraits d'une livre en préparation ont été recueillis par un garçon de 18 ans qui, après avoir lu *La sexualité masculine*, a voulu savoir s'il était seul à souffrir d'une douloureuse absence d'éducation sexuelle.

Daniella, 16 ans : Sur la sexualité, ma mère ne m'a jamais rien dit. Moi, du même coup, je n'ai jamais demandé. Une fois, j'étais petite, et je jouais au foot avec les garçons. Eux, ils disaient : « Ouais ! Moi, quand je bande, elle est comme ça ! Et moi, elle est comme ça ! » Je ne savais pas ce que c'était que « bander ». Je voulais frimer. Alors j'ai dit : « Quand je bande, elle est comme ça ! » Et ils m'ont dit : « Ouais, n'importe quoi ! » Je savais qu'il y avait une différence, mais c'est là où je l'ai vraiment compris, car ils me l'ont expliqué avec des mots.

À l'école, on avait toutes peur de se faire violer. Dans les maternelles, il y a beaucoup d'exhibitionnistes pédophiles. Ça nous faisait peur, à cause de la T.V., parce qu'elle montre des viols. J'en ai vu et ça m'a fait peur. En cm2, on ne parlait que de ça. Il y avait un garçon qui disait tout le temps : « Tais-toi, je vais te violer ! » Il disait ça, comme si c'était normal et, moi, ça me faisait peur. Après, il y a eu un film porno. J'avais 11 ans. C'était sur Canal Plus. Ça m'a dégoûté ! J'ai eu envie de vomir. J'ai pas pu supporter et l'on a changé de chaîne. C'était la première fois où je voyais des gens faire l'amour.

Dans ma classe, la prof d'anglais est une grosse sadique. Elle n'arrête pas de parler de ça, et les garçons friment. Ils font des blagues, mais ils ne sont pas très mûrs. Les filles sont plus discrètes, mais plus vicieuses. Elles placent des petites phrases pour se montrer. Il y en a qui ont connu le plaisir et qui racontent tout. Moi, il y a certains trucs, je me dis que c'est dégueulasse, mais mes copines elle disent : « Quand tu aimes, c'est bon ! » Elles disent que ça ne pourra pas me dégoûter. Mais il y a quand même certains actes qui me choquent, parce que, je ne connais pas et que je ne sais pas où ça peut me pousser .

Jean, 21 ans : Le premier truc que je me rappelle, je devais avoir sept ans, c'était du touche-pipi. Au départ, on était deux mecs en train de regarder notre zizi. Puis la sœur du mec est arrivée. Elle a commencé à nous montrer son sexe. Lui est parti. On a continué à le faire et quand il est revenu, il était allé le dire à ses parents. J'étais vraiment mal à l'aise. La famille, après, m'a vanné et je ne comprenais pas pourquoi. Ça m'a créé une profonde honte. La sexualité, on m'en avait jamais rien dit.

Plus tard, quand j'ai eu huit ans, ma mère m'a offert un livre : *La sexualité expliquée aux enfants*. Elle ne m'en a pas parlé, mais elle m'a offert ce bouquin et je le lisais beaucoup. Tu voyais au départ les différents organes. Tu voyais le grand frère qui n'arrêtait pas de se regarder. Et la nana, pareil, qui se maquillait tout le temps. Le moment que je regardais le plus, c'était celui où le mec pénétrait la nana. Ça me posait des questions...

Il y a aussi le premier film porno que j'ai vu. Je n'y ai rien compris ! C'était le laitier qui apportait le lait. Il se branlait et après la nana, elle léchait le sperme. Ensuite, il y avait un aveugle qui se tapait deux nanas en même temps. Je me demandais à quoi tout ça rimait. Ça m'avait excité, mais je ne comprenais pas pourquoi.

Je me souviens aussi d'autres trucs avec mon copain André. Avec lui, on a assez bien déliré, parce qu'il avait une sœur qui avait 16 ans. Elle s'appelait Virginie et elle avait des copines qui regardaient nos zizis. Elles disaient qu'ils étaient petits. C'était le délire. Elles nous montraient leurs seins. C'était bizarre. André était moins impressionné que moi. Moi, ma mère ne m'avait posé aucun interdit sur le sexe, mais comme elle n'avait pas de fiancé, c'était plutôt abstrait pour moi.

Après, je suis devenu complètement refoulé. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que ma mère m'avait saoulé. Avec André, on volait, on fumait, alors qu'on avait à peine 10 ans. C'est aussi parce qu'on est revenu sur la région parisienne. Je ne connaissais plus personne. J'ai voulu oublier tout ce qui était lié à la sexualité. Pour moi, c'était crade. Je m'étais imaginé qu'on avait déménagé à cause de ce que j'avais fait. Et puis, une autre fois, je regardais la télé et je me masturbais. Ma mère est rentrée et a fait : « Oh, là, là, mon chéri, tu

t'ennuies. Je te manque ». Elle n'a rien dit d'autre, mais moi, j'ai ressenti des sales vibrations. C'était terrible.

Nathalie, 21 ans : La première explication que m'ont donnée mes parents quand j'ai eu mes règles, ça a été les abeilles. Je me souviens encore de mon père en train de me faire un discours sur les abeilles : je l'avais trouvé tellement con. Plus tard, ma mère m'a parlé de la contraception. Mes parents ont toujours été affectueux, mais dans leur appartement, il n'y a pas d'espace vraiment intime et je ne les ai jamais vus comme des gens ayant une sexualité.

Après, j'ai vu un film où il y avait un viol. C'était dans un embouteillage. Les mecs commençaient à s'énerver. Alors il y en a qui ont sauté sur une fille, qui l'ont mise dans un camion et qui se sont mis à la violer. D'habitude mon père changeait de chaîne, mais là, il s'était endormi. Ça, ça m'a vraiment marqué ! Et puis, ensuite, quand j'avais 16 ans, je suis sortie avec un mec et j'ai voulu prendre la pilule. Mais là, ma mère m'a dit un truc qui m'a choqué : « Ah, il est juif ! Il ne se mariera jamais avec toi ! » Je ne sais pas pourquoi elle m'a dit ça. Dans l'absolu, elle m'avait tenu un discours libéral, mais quand je le lui ai dit, elle l'a très mal pris. J'avais les boules qu'elle réagisse comme ça. Elle est devenue violente dans ses propos. C'est à peine si elle ne me traitait pas de pute. Mon père nous a réunis, tous les trois, pour en parler. Je suis allée chez le gynéco et il m'a prescrit la pilule. Je devais partir en vacances, avec la classe, rejoindre le mec en question. Et là, mes parents m'ont dit : « D'accord pour que tu prennes la pilule, mais tu ne pars pas ! » C'était pour me préserver et me dire que ce mec, il n'était intéressé que par mon cul. Il y a une telle différence de manière de vivre entre moi et mes parents : ils sont d'une autre époque. Alors que j'aurais aimé que ma mère me raconte sa vie, qu'elle me dise comment elle était adolescente.

Hammed, 15 ans : Avant que je me dépucelle avec une meuf, en matant les films, je me disais : « Ça doit être trop géant ! Tu dois avoir une sensation de folie ! » Et, franchement, la première fois, quand j'ai fait ça avec une meuf, j'étais déçu. C'était pas comme je l'imaginai ! Dans les films, la meuf, elle crie, elle bouge, elle remue. Là ça m'a un peu déçu parce que, la meuf, elle était vierge et que c'est pas marrant du tout ! Tu prends deux heures à pouvoir la pénétrer. Tu dois t'arrêter toutes les deux minutes pour qu'elle se repose. Faut que tu l'amuses, que tu la fasses rigoler ! C'est archi chiant ! Mais après, quand j'ai découvert ça comme il faut, que je l'ai bien approfondi, alors là, ça m'a trop plu ! Et puis en en parlant, maintenant, je me souviens que cette première fois, avec cette meuf, j'ai eu le trac. C'était dans la chambre d'André et j'avais tellement le trac que je lui ai demandé : « Tu veux que je fasse par-derrière ou par-devant ? » Pour moi c'était naturel, par-derrière ou par-devant. Un trou c'est un trou ! Mais la meuf, elle, ça lui a pas plus.

C'est marrant, parce que cette semaine, j'ai eu plein de rapports sexuels, et après tu me dis : « Ouais, on va parler de ça ! » Je sors avec deux filles en même temps. J'en ai baisé une, mercredi. C'était une meuf propre. Ça c'est bien passé, et après, je suis parti voir l'autre meuf. Avec elle, c'est plus facile de baiser. Tu prends directe. Tu dis juste : « Ouais, j'ai envie de faire l'amour ». [Le problème, c'est qu'elle puait et ça, ça te dégoutte. Franchement, y a des meufs crades parfois ! Elle faisait des gémissements, mais, moi, ça me déplaisait. Ça se voit, quand c'est du faux !

Julie, 20 ans : J'ai toujours vécu avec ma mère et je n'ai aucun souvenir d'avoir parlé de cela avec elle. Même à l'adolescence, je n'ai jamais parlé de sexualité avec ma mère. C'est ma meilleure amie qui m'a expliqué ce que c'était sortir avec un mec et qui m'a appris le vocabulaire : « Ça, ça s'appelle un smack. Avec la langue, ça s'appelle une pelle ». Je devais avoir 10 ans. J'étais morte de rire. La copine en avait 10 et demie. Et donc, elle avait toujours vécu des trucs avant moi. Elle me racontait qu'elle sortait avec des mecs à l'insu de ses parents et qu'ils se roulaient des pelles. Ça me choquait vachement. Parce que moi, pour rouler une pelle, je me disais que j'attendrais le grand amour. Du coup j'ai attendu assez tard. Quand c'est arrivé, j'avais 13 ans.

Je me rappelle d'une expérience qui a été traumatisante. Une fois, j'étais chez une de mes copines. Je devais avoir 12 ans. On regardait des cassettes vidéo. Il était super tard, une heure du matin, peut-être. Et sa mère qui avait des invités est rentrée dans la pièce un peu bourrée. Ma copine lui a dit : « On s'ennuie, qu'est ce qu'on peut faire ? » « Vous n'avez qu'à regarder un film porno », a répondu sa mère.

À cet âge-là, c'était un truc complètement tabou, les films porno. Mais on était curieuses de voir. Donc, on en a regardé un de 10 minutes, plus le début d'un autre. Ça, ça m'a vachement marqué. J'étais complètement dégoûtée. Après, je ne suis pas arrivée à m'endormir. J'avais toutes ces images, tous ces gros plans dégueulasses, dans la tête et je me disais : « C'est sale ! C'est dégueulasse ! Jamais, je ne ferai des trucs comme ça ! C'est dégradant, c'est horrible et c'est crade ! » J'ai été vraiment horrifiée par ce truc. Et du coup, le sexe, pour moi, c'est un peu sale, mais pas complètement. Il y a l'amour, et de l'autre côté, il y a le sexe. Pour moi, c'est vachement difficile d'allier les deux .

Marc, 14 ans : Quand j'avais cinq ans, mon père m'a dit que je sortais d'un chou, et quand j'en avais huit, ma mère m'a expliqué l'histoire de la graine. Je n'ai jamais vu mon père nu. Ma mère, oui, souvent, mais mon père, jamais. Une fois j'ai enlevé mon pantalon devant tout le monde et ma mère m'a donné une gifle. Un jour, aussi, on était avec ma sœur. On entendait des bruits dans la chambre de ma mère et de mon beau-père. On a regardé par le trou de la serrure et on a vu. J'ai demandé : « C'est quoi, ça ? » Ma sœur, elle m'a dit : « Ils font l'amour ! »

Un autre jour, je prenais un bain et je jouais avec mon pénis. J'étais petit. C'était la première fois que je bandais. Après, je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai joui. Sur le coup, ça m'a fait peur. C'est là, que je me suis intéressé. J'ai vu des livres. Et, après, à l'école, j'ai su que tout le monde le faisait. Au collège, les élèves te donnent des conseils. Une fois en sixième, y-en avait un qui parlait de ça. Je me suis incrusté, parce que j'étais pas très à la page. Il y avait un pédé dans la bande. Il disait comment on doit faire avec un mec et il donnait des conseils aux filles.

Après quand elle a perdu sa virginité, j'ai fait l'amour avec ma sœur. On l'a fait pour apprendre. On a pris le préservatif et on l'a jeté. Ma sœur, elle me montrait comment on fait. Elle me faisait faire les positions. C'était drôle. Ensuite, quand j'avais 10 ou 11 ans, une fois, j'ai pris le train et un mec me fait : « T'as déjà couché avec un mec ? » J'ai fait : « Non ». Il me fait : « T'as déjà eu des relations sexuelles ? » J'ai fait : « Non ». Alors il m'a dit : « Je vais te montrer ». Il m'a enlevé le pantalon. Il m'a demandé si j'étais d'accord. J'ai dit : « Oui ». Il m'a touché et on a fait des choses. Il m'a taillé une pipe et il m'a fait l'amour. Maintenant, je me pose des questions. Est-ce que c'est comme ça qu'on devient pédé ? Est-ce que c'est quand on fait l'amour avec un mec qu'on l'est ? Je me demande si je suis pédé. En tout cas, il avait vraiment une grosse bite. Après, il m'a dit : « Ne refuse à personne ». Moi, à une fille non plus, je ne dirai pas non, et toi, est-ce que quand tu fais des interviews, il y a des filles qui s'excitent ?

Ces propos rendent compte du mal-être adolescent. Entre des cours où on leur présente la sexualité comme une simple variante de la sexualité animale, des parents et des éducateurs incapables d'en parler, et une prolifération de cassettes porno qui la leur montre comme un retour pur et simple à la bête, on comprend que cet âge où la sexualité devient incontournable ne soit pas une époque facile. Notre sexualité est langagière. C'est la seule chose qui la différencie de celle des autres mammifères. Elle est aussi indissociable de la parole dans son expression amoureuse que dans sa construction et, si la sexualité n'est pas correctement expliquée à l'enfant, elle ne peut pas se construire<sup>3</sup>. Or la plupart des parents attendent la

<sup>3</sup> Didier Dumas, *Et si nous n'avions rien compris à la sexualité ?*, Albin Michel, 2004.

venue des premières règles ou l'apparition des premiers poils pour en informer leurs enfants, ce qui est malheureusement beaucoup trop tard. Pour pouvoir vivre la sexualité comme une chose normale à l'adolescence, il est indispensable d'avoir pu l'intégrer et la comprendre avant sept ans. Mais alors que, dans le domaine de la santé et des lois, la plupart des innovations se font aujourd'hui « au nom de l'enfant », cette question pourtant cruciale pour son développement et sa santé future n'est jamais prise en compte dans nos structures sociales.

Il est catastrophique dans la construction de l'enfant d'avoir des parents qui ont honte ou ne peuvent parler des organes avec lesquels ils l'ont fait. Or si personne ne le dénonce, c'est parce que, dans ce domaine, il ne s'agit pas seulement d'éduquer les enfants, mais aussi d'éduquer les parents qui, sans une aide, n'arrivent pas à faire autre chose que reproduire ce qu'ont fait les leurs avec eux. Soucieuses de ne pas heurter les parents, les institutions médicales et scolaires négligent de les informer des risques de névrose et de perversion que courent leurs enfants si on ne leur permet pas d'intégrer la sexualité à temps. Nul ne les interpelle sur le fait qu'être parent ne se limite pas au plaisir que l'on prend avec ses enfants, mais consiste tout d'abord à leur permettre de devenir des adultes. Que ce soit donc à l'école ou dans leur famille, les enfants sont ainsi éduqués en sachant qu'ils auront un jour à travailler et gagner de quoi se nourrir, mais personne ne leur dit qu'ils auront aussi à assumer leur vie affective et sexuelle.

Dans un tel contexte culturel, les parents ne sont pas plus préparés que l'enfant à l'arrivée de la puberté, alors que vers treize ou quatorze ans, il se produit une sorte de cataclysme. L'enfant voit non seulement son corps se transformer, mais aussi tout ce qu'il avait jusqu'alors dans la tête. La montée hormonale ne se limite pas à faire pousser les poils et les rondeurs. Elle agit sur le cerveau et l'adolescent se retrouve assailli de désirs ou de fantasmes dont il est le premier surpris. S'il n'a pas correctement intégré la sexualité entre 3 et 7 ans, il ne sait comment assumer ces désirs et ces fantasmes. Ce qui le plonge dans la dépression et, comme il ne peut pas plus en parler à l'école que chez lui, l'adolescent s'enferme dans son mal-être. Ceci est d'autant plus dramatique que la maturation sexuelle lui signale qu'il est en âge de penser à quitter ses parents et qu'à cet âge, les quitter, c'est soudainement assumer d'être mortel. En effet, tant que l'enfant vit avec ses parents, il n'a pas à se penser mortel. Ce n'est pas lui qui prend en charge sa vie matérielle. Ce sont ses parents qui savent ce qui est bon ou mauvais pour lui, qui choisissent son école et le nourrissent. Or se défaire de cette situation demande d'avoir pu y penser. Si les parents ne s'y sont pas préparés et n'en ont jamais parlé à l'enfant, la mutation s'avère donc impossible. Par peur de s'en prendre à eux, l'adolescent retourne son agressivité contre lui. Il se dit qu'il est taré, anormal ou inapte à vivre, et ne sachant pas où en parler, pour fuir l'angoisse où cette situation le plonge, il risque de ne pas trouver d'autre solution que de mettre fin à ses jours. Voilà pourquoi les tentatives de suicide sont à ce point fréquentes à un âge qui, étant celui de la naissance à l'autonomie, devrait au contraire être une période de fête.

Force est donc de constater que les enfants conçus dans l'euphorie des mouvements de libération sexuelle des années 1970-1980 souffrent aujourd'hui d'un mal non reconnu dans nos normes sanitaires : l'absence plus ou moins totale de parole sur la mort et la sexualité avec laquelle leurs parents et professeurs les ont élevés. Que le mal-être des adolescents se soient ainsi aggravé d'une génération à l'autre est d'autant plus surprenant que la génération de leurs parents et professeurs a, en quelque sorte, tout misé sur l'enfant. Cette génération a en effet traversé les événements de mai 1968, le féminisme et la vague de libération sexuelle des années 1970. Elle a connu la commercialisation de la pilule. Elle a rendu l'éducation sexuelle obligatoire. Elle a découvert que le bébé était une personne. Elle a vu apparaître l'accouchement sans douleur, la participation des pères à la naissance et à l'accueil de l'enfant, la prolifération des crèches, des centres médico-psycho-pédagogiques et autres

institutions pour enfants, la prise en charge de l'IVG par la Sécurité sociale, l'échographie, l'haptonomie<sup>4</sup>, la péridurale et la procréation médicale assistée.

Les parents et éducateurs de la nouvelle génération d'adolescents peuvent donc être stupéfait de cette aggravation du mal-être à devenir adulte. Ayant eux-mêmes été élevés sans une parole sur la sexualité, mais s'en étant tant bien que mal sortis, ils ne comprennent pourquoi cette absence de parole est plus destructrice à notre époque que dans leur jeunesse. Or si elle l'est, c'est tout d'abord parce que nous sommes entrés dans une société de l'image, et qu'aujourd'hui, ce sont l'étalage sexuel de la publicité, la télévision et le cinéma pornographique qui tiennent lieu d'éducation sexuelle. Voilà, par exemple, l'une des choses qu'a révélé le scandale des viols collectifs appelés « tournantes ». Pour les parents et les éducateurs, la surprise a été de constater que les adolescents violeurs ne trouvaient rien d'anormal à cette sexualité de groupe et ne comprenaient donc pas ce qu'on leur reprochait. « Mais, déclara l'un d'entre eux au juge, si on y allait seul, les filles ne nous prendraient pas au sérieux ! » N'ayant pas eu d'autres modèles sexuels que ceux des films pornographiques, ces garçons n'imaginaient pas que l'on puisse faire l'amour autrement qu'à plusieurs. Le marché du cinéma pornographique a donc sa part de responsabilité dans l'aggravation du mal-être adolescent, mais les théories psychanalytiques de la construction de l'enfant dont les médias ont abreuvé leurs parents n'ont, elles aussi, guère aidé à endiguer cela.

Dans les années 1970, avec la prolifération des centres médico-psycho-pédagogiques et autres institutions pour enfants, les parents et les éducateurs de la nouvelle génération ont vu la psychanalyse s'enraciner dans tous les secteurs de l'enfance. Or, si celle-ci est devenue une référence incontournable dans ce domaine, il faut toutefois considérer qu'à cette époque, l'œuvre de Françoise Dolto n'était pas encore publiée et que la psychanalyse transgénérationnelle en était à ses premiers balbutiements. La psychanalyse qui a ainsi déterminé toute la politique du secteur de l'enfance dans les années 1970 était donc soit kleinienne, soit lacanienne. Or comme ces deux tendances psychanalytiques n'ont jamais voulu considérer l'inconscient dans sa dimension transgénérationnelle, cette psychanalyse ne disposaient d'aucun outil efficace dans la prise en charge des parents. En effet, ce n'est pas avec des outils théoriques comme l'*oedipe* et la *castration* que l'on peut aider les parents à ne pas reproduire les leurs. Pour pouvoir le faire, il faut une psychanalyse qui prenne en charge la *répétition transgénérationnelle*. Or à cette époque, la psychanalyse transgénérationnelle n'en était qu'à ses premiers balbutiements, ce qui fait qu'on a alors massivement analysé les enfants, mais sans recevoir leurs parents et sans prendre en compte la carence de parole sur la sexualité qui règne dans notre monde.

---

<sup>4</sup> La science du contact affectif et tactile, fondée par Frans Veldman, qui permet, entre autres, d'apprendre aux pères à communiquer avec leur fœtus.